

Paris, carrefour culturel autour de 1500

Il Menini – 979-10-231-1654-0

Cahiers V. L. Saulnier | 33



Au temps des guerres d'Italie, Paris fait figure de creuset européen des courants humanistes, comme en témoigne la présence précoce d'Érasme. Qu'ils soient diplomates ou professeurs, imprimeurs ou mécènes, Grecs, Italiens, Flamands, Français ou Espagnols convergent autour de la Sorbonne et des collèges parisiens, mais aussi de la cour. Dans ce contexte international, la capitale du royaume assume un grand rôle intellectuel et littéraire et voit éclore les germes d'une nouvelle culture, grâce à ses élites et à l'apport des nombreux étrangers qui s'y installent ou y séjournent.

Paris forme ainsi l'unité de lieu dont les chapitres de ce volume éclairent les diverses facettes : du rôle de l'Université à celui des réseaux d'amitié liant les différents courants, de l'apport des copistes grecs à celui des imprimeurs humanistes, de la production littéraire en latin à celle en français, du débat autour de la langue hébraïque aux premiers ferments de la Réforme luthérienne. Autant de témoignages essentiels pour saisir la richesse des pistes qui se croisent dans ce *carrefour culturel* depuis l'automne du Moyen Âge jusqu'à la fondation du Collège de France en 1530.

Illustration : Juste de Juste, double tombeau de Louis XII et d'Anne de Bretagne : détail, apôtre, marbre, 1516-1531, Basilique de Saint-Denis © Hervé Champollion/akg-images



PARIS, CARREFOUR CULTUREL AUTOUR DE 1500

CENTRE V. L. SAULNIER

Fondateur : Robert Aulotte †

Directeur

Frank Lestringant

Directeur adjoint

Olivier Millet

Membres

Frank Lestringant

Adeline Lionetto

Olivier Millet

Alexandre Tarrête

Marie-Claire Thomine

Conseil

Jean-Claude Arnould

Rosanna Gorris-Camos

Geneviève Guilleminot-Chrétien

Mireille Huchon

Isabelle Pantin

Frédéric Tinguely

Membres honoraires

Claude Blum

Nicole Cazauran

Madeleine Lazard

Cahiers V.L. Saulnier
33

Paris, carrefour culturel autour de 1500

sous la direction d'Olivier Millet & Luigi-Alberto Sanchi



Ouvrage publié avec le concours l'université Paris-Sorbonne

Les PUPS, désormais SUP, sont un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2016

© Sorbonne Université Presses, 2020

ISBN papier : 979-10-231-0523-0

PDF complet : 979-10-231-1644-1

Tirés à part en pdf :

Lestringant – 979-10-231-1645-8

I Verger – 979-10-231-1646-5

I Flamand – 979-10-231-1647-2

I Bénévent – 979-10-231-1648-9

I Katz – 979-10-231-1649-6

I Vanhems – 979-10-231-1650-2

I Tacaille – 979-10-231-1651-9

II Doudet – 979-10-231-1652-6

II Pédeflous – 979-10-231-1653-3

II Menini – 979-10-231-1654-0

II Ferrand – 979-10-231-1655-7

II Kogel – 979-10-231-1656-4

III Fournier – 979-10-231-1657-1

III Lefèvre – 979-10-231-1658-8

III Koopmans – 979-10-231-1659-5

III Galand – 979-10-231-1660-1

III Montorsi – 979-10-231-1661-8

IV Katz – 979-10-231-1662-5

IV Diry – 979-10-231-1663-2

Mise en page Emmanuel Marc Dubois, Issigeac
d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

SUP

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

DEUXIÈME PARTIE

Les sources et leur circulation

LUCIEN DE SAMOSATE À PARIS :
NOTES COMPLÉMENTAIRES SUR UN
EXEMPLAIRE ANNOTÉ (BNF RÉ.S. Z 247)

Romain Menini

Université Paris-Est – Marne la Vallée, Laboratoire LISAA (EA 4120)

La parution, en 1506, de la première livraison des traductions latines de Lucien de Samosate par Érasme et Thomas More marque l'arrivée du rhéteur syrien dans la capitale et sa découverte véritable par ceux qui n'ont accès qu'au monde de l'imprimé. Avant cette date, aucun opuscule authentique de Lucien n'est sorti de presses parisiennes. Jusque-là, la connaissance diffuse des œuvres de Lucien au moyen de l'imprimé n'est due, pour ainsi dire, qu'à des produits d'importation : il s'agit surtout des traductions latines alors existantes, la plupart issues de l'industrie des traducteurs italiens, en provenance de librairies de la péninsule ou du monde germanique. Mais ce n'est pas le lieu de redire ce que Christiane Lauvergnat-Gagnière a dit dans son ouvrage de référence¹, dont on ne cesserait de vanter les mérites, notamment bibliographiques, à une date où l'*Universal Short Title Catalogue* n'existait pas. Il s'agira simplement ici d'ajouter quelques éléments ponctuels à cette vaste fresque européenne, en soulignant certaines spécificités parisiennes, notamment celles d'un cas précis de livre annoté.

151

CAHIERS SAUNIER 33 • PUPS • 2016

LE RHÉTEUR SAMOSATOIS SUR LES PRESSES PARISIENNES

Que connaît-on de Lucien avant 1506 à Paris ? Certainement pas grand-chose. Érasme – parisien encore en 1499 – mentionne une fois les *Histoires vraies* dans sa correspondance. L'ancienne traduction du Pogge avait bénéficié de plusieurs impressions. C'est à cette époque que paraissent les deux éditions grecques de référence des *Opera omnia* : d'abord la *princeps* de Florence, imprimée en 1496, puis l'aldine de 1503, dont on dira assez vite que son texte ne vaut pas celui de la *princeps*. Érasme lui-même a possédé une aldine, aujourd'hui en

1 Christiane Lauvergnat-Gagnière, *Lucien de Samosate et le lucianisme en France au XVI^e siècle. Athéisme et polémique*, Genève, Droz, 1988.

Frise et entièrement numérisée² – mais il n'est pas certain qu'il ait effectué ses traductions à partir de ce volume³, si l'on en croit les marges peu chargées de l'exemplaire. Jamais, au xvi^e siècle, la France n'imprima d'œuvres complètes de Lucien en langue originale ; les bibliographies montrent en revanche que Paris fut sans conteste le plus grand pourvoyeur d'éditions séparées du rhéteur en grec. Une cinquantaine d'éditions de ce type sont imprimées jusqu'aux années 1570, ce qui est un chiffre remarquable qui n'a aucun équivalent en Europe. De telles plaquettes portatives étaient le plus souvent destinées à servir de support de cours : les opuscules lucianesques, agréables et linguistiquement irréprochables, se prêtaient particulièrement à ce type de diffusion *separatim*. On peut considérer que c'est le résultat d'une habitude prise dès le début du siècle : dans les quatre premières décennies du xvi^e siècle, et jusqu'à l'arrivée des caractères dits « Grecs du Roy » (1543), les imprimeurs parisiens ne disposent pas du matériel nécessaire pour imprimer des in-folio grecs entiers. En 1520, comme l'a rappelé Hendrik Vervliet reprenant le dossier ouvert par Henri Omont⁴, deux témoignages mentionnent la difficulté matérielle liée aux caractères grecs : Josse Bade est contraint d'acheter des caractères grecs (ou des matrices) en Allemagne, et Jean Vatel l'helléniste confesse qu'il a dû tailler ses poinçons lui-même. Pas de quoi rivaliser avec les in-folio italiens, en somme, ni matériellement ni philologiquement. Aussi Gilles de Gourmont, puis Gérard Morrhe (ou Morrhy) et Chrestien Wechel deviennent-ils des spécialistes des auteurs grecs à la découpe, diffusant ces « feuilles classiques » servant de support

2 Provinciale Bibliotheek van Friesland te Leeuwarden, Kluis 124 Wbg. Numérisation sur le site *Annotated Books Online*. Sur cette alaine, voir notamment Fritz Husner, « Die Bibliothek des Erasmus », *Gedenkschrift zum 400. Todestage des Erasmus von Rotterdam*, herausgegeben von der Historischen und Antiquarischen Gesellschaft zu Basel, 1936, n° 123 ; Jean-Claude Margolin, « Sur les migrations de quelques ouvrages de la bibliothèque d'Érasme », dans Marie Viallon (dir.), *Voyages de bibliothèques*, Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, 1999, p. 93-116, ici p. 114 (où sont cités les travaux de Martin Engels, conservateur de la bibliothèque de Leeuwarden).

3 Peut-être l'humaniste disposait-il d'une édition florentine à l'époque de ses traductions. Voir Craig R. Thompson, « The Translations of Lucian by Erasmus and S. Thomas More », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 18/4, 1939, p. 855-881, ainsi que l'introduction du même aux traductions de Lucien dans *Opera omnia Desiderii Erasmi Roterodami*, Amsterdam, North-Holland Publishing Company (ci-après ASD), I-1, 1969. Voir aussi Erika Rummel, *Erasmus as a Translator of the Classics*, Toronto/Buffalo/London, University of Toronto Press, 1985, chap. 3 : « A Friendly Competition: More's and Erasmus' Translations from Lucian », p. 46-69.

4 Henri Omont, « Essai sur les débuts de la typographie grecque à Paris (1507-1516) », *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Île-de-France*, XVIII, 1891, rééd. à part, Paris, s.n., 1892 ; Hendrik D. L. Vervliet, « Greek Typefaces of the Early French Renaissance: The Predecessors of the Grecs du Roy », *Journal of the Printing Historical Society*, New Series, 4, 2002, repris et modifié dans *The Palætypography of the French Renaissance: Selected Papers on Sixteenth-Century Typefaces*, Leiden/Boston, Brill, 2008, p. 364-382.

de cours aux étudiants parisiens⁵. Parmi ceux-ci, Lucien tient une bonne place, peut-être la première.

On sait l'importance qu'a eue le professeur italien Jérôme Aléandre, qui arrive en 1508 à Paris et prolonge la collaboration avec la maison Gourmont qu'avait débutée François Tissard⁶. 1510 est la date de la première plaquette de Lucien en grec issue de la ténacité d'Aléandre, qui a pour le rhéteur une affinité particulière. Suivront quelques parutions dues à des élèves de l'Italien ; la critique n'a pas manqué de souligner le rôle moteur qui fut celui d'Aléandre dans la progression de l'hellénisme à Paris.

LE LUCIEN PARISIEN D'ÉRASME

Mais dans le cas précis de Lucien, il faut certainement rendre à César ce qui lui revient – c'est-à-dire à Érasme. Il est indubitable que le recueil de ses traductions et de celles de More qui paraît en 1506, avant la première impression grecque de Tissard, a déterminé l'avenir radieux de Lucien à Paris. Dans sa lettre à Jean Botzheim de 1523, Érasme écrivait :

On commença par s'arracher ces bagatelles [ce sont ses propres traductions de Lucien] à Paris, au grand applaudissement des gens d'étude ; mais elles tombèrent dans l'oubli lorsque la connaissance du grec se répandit partout, ce qui se produisit chez nous avec un succès étonnant⁷.

Il y a tout lieu de croire l'humaniste en la matière. Il faut même s'étonner de son humilité, dans la mesure où ses traductions ne tombèrent jamais dans l'oubli au XVI^e siècle, bien au contraire : elles furent rééditées à de nombreuses reprises.

C'est que, pour Érasme, on le sait, Lucien de Samosate n'est pas seulement un auteur grec parmi d'autres : redécouvert par la Renaissance, absolument inconnu du Moyen Âge, il incarne, à lui seul ou presque, le projet d'études humaniste défendu par le Rotterdamois. Utile-doux, atticiste impeccable, érudit caustique : Lucien n'a pas d'égal. Pour Érasme, un helléniste doit être un lecteur de Lucien,

5 Voir Jean Letrouit, « La prise de notes de cours dans les collèges parisiens au XVI^e siècle », *Revue de la Bibliothèque nationale de France*, 2, juin 1999, p. 47-56, et Marie-Madeleine Compère, Dominique Couzinet et Olivier Pédeflous, « Éléments pour l'histoire d'un genre éditorial : la feuille classique en France aux XVI^e et XVII^e siècles », *Histoire de l'éducation*, vol. 124, 2009, p. 27-49 (texte disponible en ligne : <http://histoire-education.revues.org/2060>).

6 Voir notamment Ernest Jovy, *François Tissard et Jérôme Aléandre. Contribution à l'histoire des origines des études grecques en France*, Vitry-le-François, 1899 (1^{er} fascicule)/1900 (2^e fascicule)/1913 (3^e fascicule) ; Jules Paquier, *Jérôme Aléandre de sa naissance à la fin de son séjour à Brindes (1480-1529)*, Paris, E. Leroux, 1900, reprint Genève, Slatkine, 1972 ; Louis Delaruelle, « L'étude du grec à Paris de 1514 à 1530 », *Revue du seizième siècle*, IX, 1922, p. 51-62 et 132-149.

7 Cité par C. Lauvergnat-Gagnière, *Lucien de Samosate et le lucianisme...*, op. cit., p. 49.

maître incomparable en matière de *gracitas*. Dans le *De ratione studii* (1511), on lit que, pour apprendre au mieux le grec, les hellénistes débutants doivent le faire en se frottant en tout premier lieu au texte de Lucien⁸, avant même d'aborder Hérodote et Démosthène. Le *De ratione studii* était paru, à Paris, chez Marnef, en 1512; il suivait de près, dans la capitale, le très lucianesque *Éloge de la Folie* de 1511.

Lucien: non seulement maître de rhétorique, mais encore maître de langue. Les contingences éditoriales et le succès d'Érasme à Paris ont certainement ancré dans les mentalités parisiennes cette précellence certes stylistique, mais surtout *linguistique* du Syrien. On pourrait ainsi comprendre pourquoi un certain nombre d'écrivains français du XVI^e siècle qui se sont attachés à la question de la langue vernaculaire ont fréquenté de près Lucien: Tory, traducteur de trente dialogues de Lucien en 1529, Rabelais et ce qu'on peut nommer ses manies orthotypographiques, Meigret essayant son orthographe réformée avec sa traduction du *Philopseudes*, parue à Paris en 1548. Le maître du franc-parler, de la *parrhèsia*, était tout trouvé pour servir de modèle aux Parisiens, « Parrhasiens⁹ » de Tory ou « Parrhesiens en Grecisme, c'est à dire fiers en parler¹⁰ » selon Rabelais. La prollalie de l'« Hercule gaulois », traduite par Érasme, toujours lui, puis reprise par Tory, était appelée à devenir l'emblème d'une véritable *politique de la langue* que le rhéteur, capable de mêler tous les dialectes du grec dans ses textes polyphoniques, insufflerait par exemple à l'auteur du *Champ fleury*. À la bonne heure, puisque, comme chacun sait, le français et les Français descendent du grec.

C'est qu'il n'y a rien d'incongru à parler, pour cette date, du Lucien d'Érasme, de *son* Lucien. Comme l'a rappelé Christiane Lauvergnat-Gagnière, Budé écrit

-
- 8 *Erasmii Roterodami de ratione studii, ac legendi autores, libellus aureus...*, Lyon, S. Gryphe, 1528, f. a3 r^o (= ASD, I-2, 1971, p. 115; cité aussi par C. Lauvergnat-Gagnière, *Lucien de Samosate et le lucianisme...*, op. cit., p. 63-64): « *Nam vera emendate loquendi facultas optime paratur, cum ex castigata loquentium colloquio convictaque, tum ex eloquentium auctorum assidua lectione e quibus ii primum sunt imbibendi, quorum oratio præterquam quod est castigatissima, argumenti quoque illecebra aliqua discentibus blandiatur. Quo quidem in genere primas tribuerim Luciano, alteras Demostheni, tertias Herodoto [...]* ». Voir Érasme, *Le Plan des études*, trad. Jean-Claude Margolin, dans *Éloge de la Folie, Adages, Colloques, etc.*, trad. Claude Blum, André Godin, Jean-Claude Margolin et Daniel Ménager, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1992, p. 444: « L'aptitude véritable à parler correctement s'acquiert beaucoup mieux par la conversation et le contact avec ceux qui s'expriment en un langage châtié, mais aussi par la lecture assidue des auteurs éloquents: parmi ceux-ci, les premiers dont on doit s'imprégner sont ceux dont le langage est non seulement châtié, mais allèche encore les élèves par quelque aspect attrayant du sujet. Dans cette catégorie, j'accorderais la première place à Lucien, la seconde à Démosthène, la troisième à Hérodote. »
- 9 Voir Geoffroy Tory, *Champ fleury*, Paris, G. de Gourmont, 1529, fac-similé, s.l., Bibliothèque de l'image, 1998, f. VI r^o.
- 10 Rabelais, *Gargantua*, chap. XVII, dans *Œuvres complètes*, éd. Mireille Huchon, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1994, p. 49.

dans une lettre au Rotterdamois : « *Lucianus tuus*¹¹ » ; les adversaires d'Érasme (Luther, Pio da Carpi, Dolet, Scaliger) reprendront à leur tour l'expression. De fait, dans le premier tiers du XVI^e siècle, lire Lucien, c'est lire Érasme, que ce soit dans ses traductions, son plan d'études ou sa *declamatio* à la manière du rhéteur antique¹². Et cela, *a fortiori*, en « l'alme, inclyte et celebre academie que l'on vocite Lutece¹³ ». À Paris plus encore qu'ailleurs ; à Paris, où se trouve l'épicentre éditorial de ce lucianisme érasmien.

AUTOUR DE L'EXEMPLAIRE BNF RÉS. Z. 247 : ALÉANDRE, LAMY, BÉRAULD

On pourrait cependant penser que, lorsque Pierre Lamy, le futur condisciple de Rabelais en Poitou¹⁴, acquiert son édition *princeps* en 1508 – pour lire le texte du Samosatois en langue originale, donc – il échappe à l'influence érasmienne. Rien n'est moins sûr ; car l'helléniste se trouve à Paris, où tout ce qui touche à Lucien porte l'empreinte de l'humaniste de Rotterdam. Cet exemplaire de la Bibliothèque nationale de France, coté Rés. Z. 247, a déjà fait l'objet d'un article écrit en collaboration avec Olivier Pédeflous¹⁵. Après avoir rappelé les acquis de cette étude, nous tenterons d'en prolonger certaines analyses. Grâce à un ex-libris d'une précision étonnante (ill. 1), on sait que Pierre Lamy a acquis son exemplaire des œuvres complètes de Lucien (Florence, Lorenzo D'Alopa, 1496) le 6 septembre 1508. Le possesseur du volume nous apprend en outre qu'il a déboursé 64 sous parisis pour le livre et 4 sous tournois pour la reliure ; cette acquisition s'est faite à Paris. En effet, après Richard Cooper qui avait découvert un indult accordé par Clément VII à Lamy, dit du diocèse de Paris et licencié en droit canon de cette ville, Olivier Pédeflous identifiait notre homme comme le bachelier « *de Parisius* » présent dans les minutes de la Faculté en 1502, et qui obtint par la suite sa licence en 1505. De plus, il faut croire que cet exemplaire de la *princeps* faisait partie de la caisse de livres grecs qu'Aléandre se fit envoyer d'Italie, caisse qui contenait un certain nombre d'in-folios italiens destinés à être écoulés dans la capitale pour faire concurrence, *dixit* Aléandre, à un certain Gianpietro

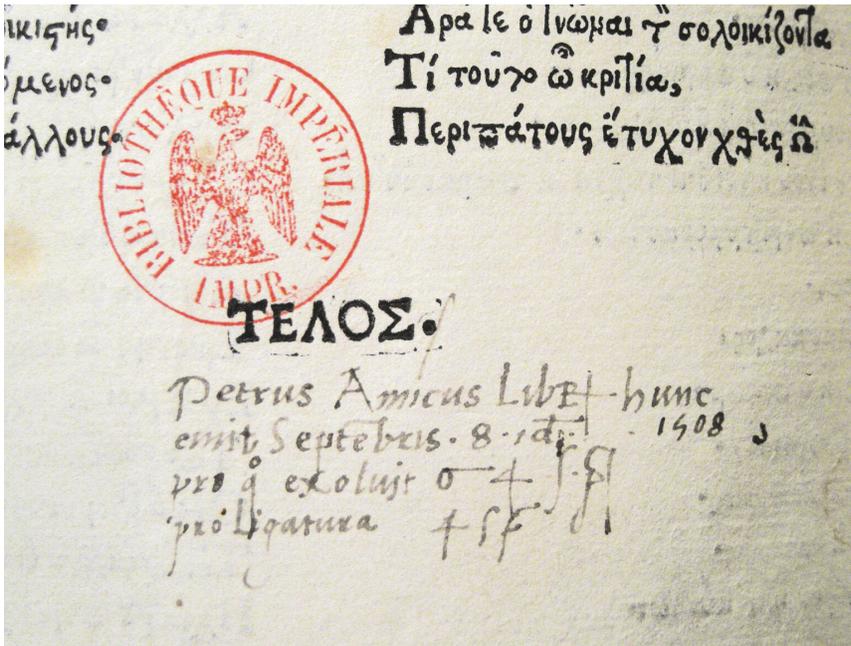
11 C. Lauvergnat-Gagnière, *Lucien de Samosate et le lucianisme...*, *op. cit.*, p. 133.

12 Voir aussi, sur cette question, notre article « Lucien batave, Lucien français », dans Blandine Perona et Tristan Vigliano (dir.), *Érasme et la France*, Paris, Classiques Garnier, à paraître.

13 Rabelais, *Pantagruel*, chap. VI, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 232.

14 Voir notamment Henry Meylan, « La mort de Pierre Lamy, 1525 », dans *François Rabelais*. Ouvrage publié pour le quatrième centenaire de sa mort (1953-1993), Genève, Droz, 1953, p. 248-252 ; Henri Busson, « Les Dioscures de Fontenay-le-Comte : Pierre Amy-François Rabelais », *Études rabelaisiennes*, t. VI, 1965, p. 1-82.

15 Romain Menini et Olivier Pédeflous, « Les marginales de l'amitié. Pierre Lamy et Nicolas Béraud lecteurs de Lucien de Samosate (BnF Rés. Z 247) », *Bibliothèque d'humanisme et Renaissance*, 74/1, 2012, p. 35-70.



1. Ex-libris de Pierre Lamy. ΛΟΥΚΙΑΝΟΥ ΣΑΜΟΣΑΤΕΩΣ ΔΙΑΛΟΓΟΙ [...],
Florence, L. D'Alopa, 1496 (BnF Rés. Z. 247), *in fine*.

qui en vendait certes lui aussi à Paris, mais « au prix d'un œil d'homme ». Dans l'un des carnets parisiens d'Aléandre, le professeur précise qu'il a reçu cette caisse en provenance de Milan le 2 septembre 1508, soit quatre jours avant l'apposition de son ex-libris par Lamy. La coïncidence n'en est pas une. Nous disposons ici d'un aperçu exceptionnel sur un cas précis de circulation de livres, étonnamment documenté pour cette époque aussi haute, celle de l'hellénisme à ses balbutiements¹⁶.

Nous avons montré par ailleurs que l'exemplaire ne contenait pas seulement l'ex-libris de Lamy, mais qu'il était passé ensuite dans les mains de Nicolas Bérauld¹⁷, seul traducteur français de Lucien à cette époque. Les

¹⁶ Voir *ibid.*, ainsi que la bibliographie utilisée, pour les détails de cette reconstitution.

¹⁷ Sur Nicolas Bérauld, voir notamment Louis Delaruelle, « Notes biographiques sur Nicolas Bérauld, suivies d'une bibliographie de ses œuvres et de ses publications », *Revue des bibliothèques*, 12, 1902, p. 420-445; *id.*, « Études sur l'humanisme français : Nicole Bérauld, notes biographiques suivies d'un appendice sur plusieurs de ses publications », *Le Musée belge*, 13, 1909, p. 253-312; « Notes complémentaires sur deux humanistes », *Revue du seizième siècle*, 15, 1928, p. 311-323; Marie-Madeleine de La Garanderie, *Christianisme et lettres profanes* [1975], Paris, Champion 1995, p. 47-68; et Marie-Françoise André, *Nicolas Bérauld, laissé pour compte des « bonnes lettres »*. Monographie sur l'humaniste orléanais Nicolas Bérauld (ca 1470 - ca 1555), thèse de doctorat, Paris-Sorbonne, dir. Perrine Galand-Hallyn, 2011; Perrine Galand-Hallyn, art. « Bérauld » dans Colette Nativel (dir.), *Centuria latinae II. Cent une figures humanistes de la Renaissance aux Lumières à la mémoire de Marie-Madeleine de La Garanderie*, Genève, Droz, 2006, p. 71-78.

deux opuscules auxquels Bérauld se consacra, *L'Éloge de la mouche* (*Encomium muscæ*) et *Les Philosophes à l'encan* (*Vitarum auctio*) portent des annotations de sa main : dans la mesure où ces traductions latines parurent en 1516-1517, on peut dater son travail de quelque temps auparavant. Mais le volume qui nous occupe ne porte ni ex-libris ni « *ex dono* » qui mentionnerait Bérauld. Compte tenu de la rareté de ce type d'in-folio, particulièrement en France, on comprend aisément pourquoi un seul et même exemplaire a pu passer de mains en mains. La petite « sodalité » d'hellénistes faisait bibliothèque commune. Notons au passage que Bérauld ne se tenait pas non plus à l'écart du réseau d'influence érasmien : en 1506, il avait accueilli l'auteur des *Adages* à Orléans, alors que l'humaniste était en route pour l'Italie¹⁸. À Venise, Érasme fut appelé à faire la connaissance d'un certain Girolamo Aleandro, notamment parce que les deux hommes participèrent ensemble à la confection de l'aldine *princeps* de Plutarque (publiée en 1509). En 1508, ledit Aléandre pouvait effectuer le chemin inverse, de l'Italie à la France, accompagné – en plus de livres à revendre – de lettres d'Érasme destinées à ses amis parisiens¹⁹. À la lumière de ces va-et-vient d'hellénistes, Paris apparaît bien comme ce « carrefour culturel » dont l'une des routes privilégiées relie les hellénistes de France à l'Italie (Milan, Venise). Ne pouvant égaler la péninsule, Lutèce et ses grécisants « Parrhisians » importent ce qu'elle a de meilleur. L'exemplaire BnF Rés. Z. 247 s'offre comme un vestige parlant de cette mobilité des hommes, des livres et des savoirs.

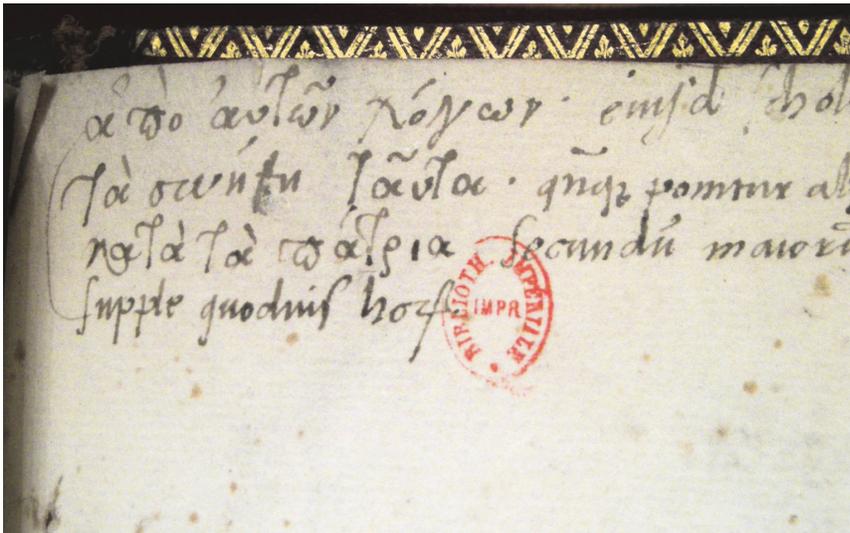
Tout me porte à croire que la *princeps* suivit le même parcours qu'Aléandre, de Paris à Orléans, satellite de la capitale. Bérauld nous apprend, dans sa préface à la *Vitarum auctio*, qu'il entreprit sa traduction trois ans après avoir débuté l'étude du grec. Élève d'Aléandre à partir de 1511, cette version latine serait donc à dater de 1514, comme le concluait Christiane Lauvergnat-Gagnière²⁰. Lamy suivit-il le professeur Aléandre à Orléans ? ou bien Aléandre racheta-t-il l'in-folio qu'il avait fait venir d'Italie et cédé à Lamy, avant de le confier à son nouvel élève, Bérauld ? Difficile de trancher.

18 Voir Marie-Madeleine de La Garanderie, « Les relations d'Érasme avec Paris au temps de son séjour aux Pays-Bas méridionaux (1516-1520) », dans Joseph Coppens (dir.), *Scrinium Erasmianum*, Leiden, Brill, t. 1, 1969, p. 29-54, ici p. 38-39.

19 Sur les relations entre Érasme et Aléandre, appelées à se détériorer, voir Jules Paquier, « Érasme et Aléandre », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 15, 1895, p. 351-374.

20 C. Lauvergnat-Gagnière, *Lucien de Samosate et le lucianisme...*, op. cit., p. 50-51.

L'étude précédente, portant essentiellement sur les *marginalia* de Bérald, avait délaissé la plus grande partie des annotations présentes dans le volume. Si l'on excepte quelques rares réapparitions ponctuelles de l'écriture de Bérald²¹, le reste des marques de lecture est, pour l'essentiel, d'une seule main qui n'est pas celle de l'Orléanais ; d'un plus petit calibre, plus cursive (et donc plus difficile à déchiffrer), passant au grec avec davantage d'élégance, cette autre écriture apparaît antérieure au passage de Bérald. Nous proposons d'y voir assez logiquement la main de Lamy lui-même ; le premier feuillet de garde final, où se trouvent reportées certaines expressions tirées de *L'Eunuque* (ainsi qu'une glose issue de la traduction latine d'Érasme), mots qui figurent aussi en marge dans le corps de l'exemplaire, semble donner à lire la même écriture que celle de l'ex-libris (ill. 2 et 3). La difficulté paléographique tient cependant à ce que Lamy – si c'est bien lui – fait usage, pour sa signature apposée *in fine*, d'une graphie humanistique assez soignée, là où son annotation marginale, qui témoigne d'une lecture au long cours, est effectuée cursivement, sans le soin propre à une marque de possession dont on veut qu'elle soit aperçue et comprise par d'autres. En l'absence quasi-totale (à l'exception d'un bref billet, plus tardif,



2. Note de Pierre Lamy (lecteur de *L'Eunuque*). BnF, Rés. Z. 247, premier feuillet de garde final

21 Le *Sur la danse* porte par exemples six notes (aux f. [μ vii], ν^o-μ(=ν) i], r^o) de la main de Bérald. On sait que l'Orléanais – il nous l'apprend lui-même dans la préface à sa *Vitarum auctio* – avait le projet de traduire cet opuscule, avant de renoncer en découvrant que Cælius Rhodiginus, dans ses *Antiquæ lectiones*, en avait donné une paraphrase latine. Voir C. Lauvergnot-Gagnière, *ibid.*

δαρ

ἀφιστά
 ἀποστάντες
 ἐπιμαρτυροῦντες
 ἡμῶν ἀποστόλοις

σὺν τῇ ταύτῃ εἰς ἐπιμαρτυρίαν
 οὐκ ἔστιν ἵνα ἀποστάντες
 τὸ αὐτῶν λόγων ἀπομαρτυροῦντες
 ἐπιμαρτυροῦντες

των· Γ
 λέου δ
 κατ' ἐ
 γότος
 ἕτερο
 αὐτῶν
 φώτα
 ναισχ
 σοι τὸ
 μιὰ
 τοῖς ἐ

3. Note de Pierre Lamy en marge de *L'Eunuque* (début). BnF, Rés. Z. 247

à Boniface Amerbach) d'autres exemples de la main de Lamy connus à ce jour²², il faut conserver à cette attribution le statut d'hypothèse vraisemblable.

Quoi qu'il en soit, cette série de *marginalia* est riche d'enseignements. Les notules constituent, à de rares exceptions près, des éléments de traduction latine. Ces mots ou groupes de mots traduisant en marge certains termes ou locutions, parfois difficiles, s'accompagnent de soulignements brefs dans le corps du texte. Mais notre helléniste ne doit pas à sa seule science du grec ces fragments de version latine. Sans grande surprise, ce que recopie l'annotateur dans son édition originale, ce sont des fragments empruntés aux traductions d'Érasme et de Thomas More. Il est intéressant de constater que, dans ces *Opera omnia*, les seuls opuscules annotés par notre lecteur au long cours sont ceux que publièrent Érasme et More, à Paris, chez Josse Bade, en 1506. Quant aux œuvres qu'avaient traduites, avant l'illustre duo du Nord, les hellénistes italiens, elles n'ont fait l'objet d'aucune attention de la part de notre premier lecteur – preuve que, peut-être, ces traductions, remontant pour certaines au xv^e siècle, ne bénéficiaient pas d'une bonne diffusion en France. Qui plus est, les textes ajoutés par Érasme dans la nouvelle édition publiée par Bade en 1514 (*Saturnalia*, *Cronosolon*, *Epistole saturnales*, *De luctu*, *Abdicatus*, *Icaromenippus* et *De astrologia*) sont vierges de marques de lecture. Cela considéré, 1514 pourrait constituer un *terminus ante quem* probable pour cette campagne d'annotation, ce qui concorderait avec les informations données par Bérauld quant au début de son propre travail de traduction, besogne entamée en cette même année, après acquisition de l'exemplaire.

160

Comment procède l'annotateur ? Il pratique ce qu'on appelle – ou ce qu'on appelait encore assez récemment – le « petit grec », habitude scolaire d'apprentissage de la langue de Platon. L'helléniste met à contribution la traduction à chaque fois que sa compréhension du texte original n'est pas optimale. En possession des deux in-folio, la *princeps* grecque et l'édition latine de Josse Bade, il lit le texte grec et s'en remet à la traduction – celle d'Érasme (ou de More, pour certains opuscules) – lorsque ses capacités trouvent leurs limites. Plume en main, l'annotateur cartographie son incunable florentin (ouvrage d'un maniement difficile, puisque dénué d'intertitres ou de manchettes) : les béquilles latines copiées en marge répondent à des soulignements ponctuels dans le corps du texte.

L'opuscule *Alexandre ou le Faux prophète*, traduit par Érasme, nous procurera quelque échantillon parlant d'une telle pratique méthodique. Voici les

22 C'est notamment la comparaison avec d'autres ex-libris, annotations et lettres autographes de Bérauld qui avait permis l'attribution proposée par R. Menini et O. Pédeflous, « Les marginales de l'amitié », art. cit.

paragraphes 36 à 39 des éditions modernes, dans lesquels je fais figurer, outre les numéros de ligne de l'édition de 1496, les soulignements de l'annotateur :

(10) [...] ἕνα δὴ τίνα χρήσιμον αὐτόφωνον καὶ αὐτὸν εἰς ἅπαντα τὰ ἔθνη ἐν τῷ λοιμῷ διεπέμψα / (11) τοῦ ἦν δὲ τὸ ἔπος ἔν· Φοῖβος ἄκερσεκόμησιν λοιμοῦ νεφέλην ἀπερῦκει / (12) καὶ τοῦτο ἦν ἰδεῖν τὸ ἔπος πανταχοῦ ἐπὶ τῶν πυλώνων γεγραμμένον ὡς τοῦ λοιμοῦ ἀλεξι- / (13) φάρμακον· τὸ δ' εἰς τοῦναντίον τοῖς πλείστοις προὐχώρει· κατὰ γὰρ τίνα τύχην αὐταὶ μάλιστα, / (14) αἱ οἰκίαι ἐκενώθησαν, αἷς τὸ ἔπος ἐπεγέγραπτο· καὶ μὴ με νομίσης τοῦτο λέγειν ὅτι διὰ τὸ ἔ- / (15) πος ἀπώλλυντο· ἀλλὰ τύχη τινὶ οὕτως ἐγένετο· τάχα δὲ οἱ πολλοὶ καὶ καταθαρροῦντες τῷ / (16) στίχῳ ἡμέλουν· καὶ ῥαθυμότερον διητῶντο· οὐδὲν τῷ χρησιμῷ πρὸς τὴν νόσον συντελοῦντες· ὡς / (17) ἂν ἔχοντες προμαχομένας αὐτῶν συλλαβὰς· καὶ τὸν ἀκείρεκόμησιν φοῖβον ἀποτοξεύοντα τὸν λοι / (18) μὸν· πευθῆνας μέντοι ἐν αὐτῇ ῥώμῃ κατεστήσατο πάνυ πολλοὺς τῶν συνωμοτῶν· οἱ τὰς ἐκά / (19) στου γνώμας διήγελλον αὐτῷ καὶ τὰς ἐρωτήσεις προεμήνουν· καὶ ὧν μάλιστα ἐφίενται· ὡς ἔτοιμον / (20) αὐτὸν πρὸς τὰς ἀποκρίσεις καὶ πρὶν ἦκειν τοὺς πεμπομένους καταλαμβάνεσθαι· καὶ πρὸς μὲν / (21) τὰς ἐν τῇ ἰταλίᾳ ταῦτα καὶ τὰ τοιαῦτα ἐμηχανᾶτο· τελετήν τὴν γὰρ τίνα συνίσταται καὶ δαδου- / (22) χίας καὶ ἱεροφαντίας τριῶν ἑξῆς αἰεὶ τελουμένων ἡμερῶν· καὶ ἐν μὲν τῇ πρώτῃ πρόρρησις ἦν ὡς / (23) περ Ἀθήνησιν τοιαύτη· εἴ τις ἄθεος ἢ χριστιανὸς ἢ ἐπικούριος ἦκει κατάσκοπος τῶν ὀργίων φευγέ / (24) τω· οἱ δὲ πιστεύοντες τῷ θεῷ, τελείσθωσαν τύχῃ τῇ ἀγαθῇ· εἴτ' εὐθύς ἐν ἀρχῇ ἑξέλασις ἐγένετο / (25) τοῦ· καὶ ὁ μὲν ἠγεῖτο λέγων· ἔξω χριστιανούς· τὸ δὲ πλῆθος ἅπαν ἐφθέγγετο ἔξω ἐπικούρειους· / (26) εἴτα λητοῦς ἐγένετο λοχεῖα καὶ ἀπόλλωνος γοναί· καὶ κορωνίδος γάμος· καὶ ἀσκληπίδος ἐτί- / (27) κτετο· ἐν δὲ τῇ δευτέρᾳ, γλύκωνος ἐπιφάνεια· καὶ γένεσις τοῦ θεοῦ· τρίτῃ δὲ ἡμέρᾳ ποδαλει / (28) ρίου τὴν καὶ τῆς μητρὸς ἀλεξάνδρου γάμος· δαδὶς δὲ ἐκαλεῖτο· καὶ δᾶδες δὲ ἐκαίοντο· καὶ τελευ / (29) ταῖον σελήνης καὶ ἀλεξάνδρου ἔρωσις· καὶ τικτομένη τοῦ ρουτίλλιανου γυνῆ· ἐδαδούχει δὲ καὶ ἱεροφάν / (30) τει· ὁ ἐνδυμίων ἀλέξανδρος· καὶ ὁ μὲν, καθεύδων δῆθεν κατέκειτο ἐν τῷ μέσῳ· κατήκει δὲ ἐπ' αὐτὸν / (31) ἐκ τῆς ὀροφῆς ὡς ἐξ οὐρανοῦ [...] ²³

23 ΛΟΥΚΙΑΝΟΥ ΣΑΜΟΣΑΤΕΩΣ ΔΙΑΛΟΓΟΙ [...], Florence, L. D'Alopa, 1496, f. [μ ν], r°, l. 10-31. Voir, pour une traduction française, Lucien, *Alexandre ou le Faux prophète*, texte établi et traduit par Marcel Caster, introduction et notes de Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Classiques en poche », 2002, p. 44-48 (§36-39) : « Voici un même oracle, autophone encore, qu'il [sc. Alexandre] répandit dans tous les pays au temps de la peste. Ce n'était qu'un vers : "Phoibos aux longs cheveux chasse les vapeurs de la peste." Et l'on put voir ce vers écrit partout sur les portes : on pensait qu'il chassait la peste. Mais cela réussit à

Les annotations marginales sont les suivantes : (ill. 4)

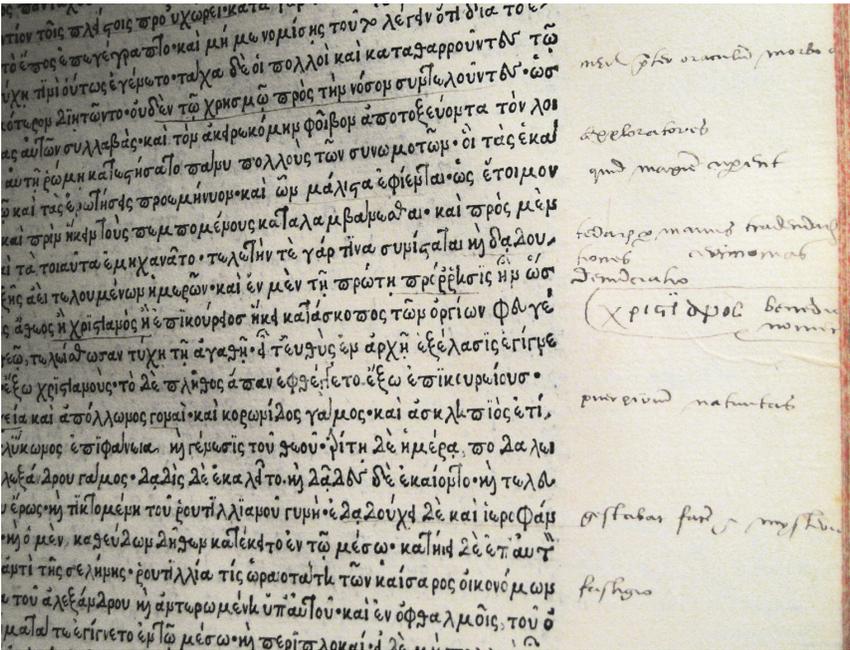
face à la l. 16 : *nihil p[ra]ter oraculu[m] morbo* [rogné]
face à la l. 18 : *exploratores*
face à la l. 19 : *quid maxi[m]e cup[er]et*
face à la l. 21 : *taedarum [per] manus tradendarum* <gesta->
face à la l. 22 : *tiones cerimonias*
face à la l. 23 : *denu[n]ciatio*
face à la l. 24 : *χριστιάνος benedic<tum> / nomen*
face à la l. 27 : *puerp[er]iu[m] natiuitas*
face à la l. 30 : *gestabat face[m] & mysteria*
face à la l. 32 : *fastigio*

La comparaison avec le passage dans la version latine d'Érasme est éloquent ; nous y avons souligné, ci-dessous, les expressions qui ont suggéré à l'annotateur ses traductions ponctuelles :

162

[...] unum quoddam tale oraculum : autophonon et hoc : quoquo versum gentium prodiderat : unico carmine comprehensum. Intonsus nubem pestis depellit Apollo. Atque hunc versiculum videre erat passim pro foribus descriptum : tamquam adversus pestilentiam remedio futurum. Verum ea res plurimis diversam in partem evenit : propterea quod fortuna quadam sic accidit : ut ea domus : quibus hic versus esset inscriptus : potissimum desolarentur : neque vero me putes illud dicere Carmen incausa fuisse : ut interierint : verum casu quodam ad hunc modum accidit. Et haud

rebours dans la plupart des cas. Par un hasard, la peste vint surtout les maisons qui portaient cette inscription. Entends-moi bien : je ne dis pas que ce fut l'inscription qui leur porta malheur. Mais le hasard fit ainsi les choses. Peut-être aussi que la plupart d'entre eux, à cause de la confiance même qu'ils mettaient dans ce vers, se relâchèrent, négligèrent leur hygiène, n'aidèrent pas l'oracle à éloigner la maladie. Ils estimaient que ces syllabes tiendraient tête au fléau à leur place, et que leur Phoibos aux longs cheveux repousserait la peste à coups de flèches. Mieux encore ! À Rome même, il avait installé des foules d'espions complices, qui lui rapportaient les pensées de chacun, lui signalaient à l'avance les questions que les gens lui feraient et leurs désirs les plus vifs. Si bien qu'on l'eût trouvé prêt à répondre avant même l'arrivée des envoyés ! Voilà donc ce qu'il organisait en Italie. Mais dans son pays il fit plus encore : il mit sur pied une sorte d'initiation, avec *dadouques* et *hiérophanties*. La cérémonie durait trois jours consécutifs. Le premier jour avait lieu la *proclamation*, imitée de celle d'Athènes. "Si quelque athée, quelque chrétien, quelque épicurien, est ici pour espionner les orgies, qu'il s'en aille ! Et que les croyants reçoivent l'initiation sous la protection du ciel !" Aussitôt après commençait l'expulsion. Lui-même menait l'opération et clamait : "Dehors, les chrétiens !" et la foule répondait en chœur : "Dehors, les épicuriens !" Puis on mimait les *couches* de Latone et la *naissance* d'Apollon, le mariage de Coronis et Asclépios venant au monde. Le deuxième jour, on représentait la révélation de Glycon et la nativité de ce dieu. Le troisième jour, c'était le mariage de Podalire et de la mère d'Alexandre. On l'appelait le jour des torches, et de fait on y brûlait des torches. Cela finissait par les amours de la Lune et d'Alexandre, et par la naissance de la femme de Rutilianus. Notre Alexandre-Endymion *faisait le dadouque et le hiérophante*. Il s'étendait, comme endormi, aux yeux de tous. On voyait alors descendre vers lui, *du plafond* (comme du ciel) [...]



4. Notes de Pierre Lamy (?) en marge d'Alexandre (§36-39). BnF, Rés. Z. 247

scio: an plerique freti carmine: negligentius ac securius dietam observarint: nihil adversum pestem praeter oraculum adhibentes: perinde quasi syllabus pro sese pugnantes haberent: et intonsum Apollinem telis pestem propellentem. Exploratores item ex sua conjuratione quam plurimos Romae constituerat: qui sibi qua quisque mente esset indicarent: ac priusquam oraculum adiissent illi: significarent quidnam essent percontaturi: quidque potissimum cupere viderentur: ut etiam priusquam advenissent ii qui mittebantur. Ille jam ad respondendum instructus ac paratus esset. Atque haec quidem et id genus alia machinamenta: adversus Italicas urbes praestruxerat. Nam praeter haec et initiationes quasdam instituerat: tedarum per manus tradendarum gestationes: et sacrorum cerimonias: quae quidem tribus ex ordine diebus continenter peragerentur. Ac primo quidem die Atheniensium ritu denunciatio fiebat hujusmodi: si quis impius: aut Christianus: aut Epicureus mysteriorum explorator accessit: discedat: Caterum qui deo credunt et parent: sacris feliciter inintientur. Sub haec protinus exigebantur: illo praeeunte: dicenteque: Foras pellantur Christiani: Tum multitudo acclamabat universa: foras pellantur Epicurei. Dehinc Latona puerperium agebatur: et Apollinis nativitas: tum Coronidis nuptiae: Demum nascebatur Aesculapius. Altero die Glycon in lucem emergens: deique exortus. Porro tertio die Podaliri cum Alexandri matre quaedam incenderentur. Postremo loco: luna atque Alexandria mores: ac nascens Rutiliani conjunx. At vero facem gestabat mysteriaque agebat Endymion Alexander: quin

*hic dormiens scilicet: in medio jaceret: descenderet autem in eum e tecti fastigio: tanquam e caelo [...]*²⁴.

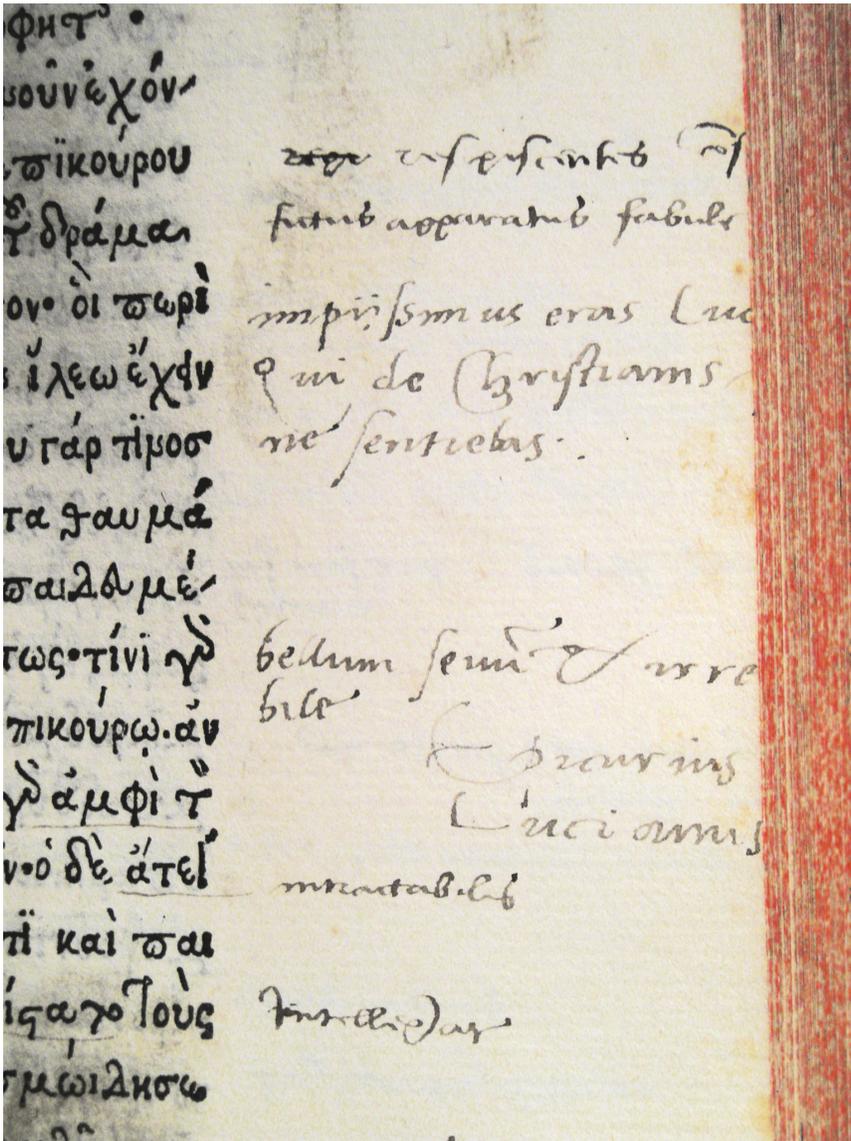
L'annotateur s'aide de sa version latine avant tout pour combler ses difficultés lexicales (sens des mots συντελεῖν, συνωμότης, πρόρρησις, δαδουχία, ἱεροφαντία). Il apparaît d'une fidélité exemplaire à sa version latine. Tous les opuscules traduits par Érasme et More et publiés en 1506 ont fait l'objet de cette lecture patiente. Mais les marges ne nous donnent pas d'indication en ce qui concerne les instruments de travail qu'a utilisés l'annotateur, contrairement à Bérauld qui cite quant à lui la *Souda*, preuve de son recours au dictionnaire byzantin. Mais Lamy? Les traductions d'Érasme et de More ont pu constituer le seul « outil de travail » lui permettant de faire face au texte original, à une date où les lexiques bilingues n'ont pas encore fleuri dans l'Europe humaniste.

164

LUCIEN L'ATHÉE : HUMEUR D'UN LECTEUR CHRÉTIEN

La seule note qui ne ressortit pas, ci-dessus, à l'élucidation du passage a trait au nom des chrétiens, qualifié de « nom béni » (*benedictum nomen*). Alors que, dans le texte de Lucien, le faux prophète Alexandre déclare publiquement que les chrétiens, comme les athées et les épicuriens, doivent quitter les cérémonies qu'il organise, l'helléniste prend la défense des serviteurs du Christ, dont il fait résolument partie. Une autre note manuscrite, qui fait face au § 25 du même opuscule, confirme cette résistance spirituelle, non seulement à l'hérésie menteresse du personnage raillé par Lucien, mais encore à l'impiété de l'auteur lui-même. En marge de l'injonction prononcée par un Alexandre invitant à chasser violemment les chrétiens à coups de pierres, le lecteur sanctionne l'inconséquence spirituelle du rhéteur syrien, en s'adressant directement à celui-ci : « *impiissimus eras Luc<ianus> / Qui de Christianis <non be->ne sentiebas* », « tu étais on ne peut plus impie, Lucien, toi qui ne pensais pas du bien des chrétiens » (ill. 5). La philologie laisse ici la place à l'humeur et à la parole du cœur, qui perpétuent volontiers la mauvaise réputation du Samosatois. L'article réservé à Lucien dans la *Souda* avait assuré depuis longtemps au rhéteur antique une *damnatio memoriae* sans équivoque. Il est clair que – malgré Érasme, malgré More, malgré le rêve hellénisant – on dispose là d'un exemple de l'attitude qui deviendra commune un peu plus tard dans le siècle, particulièrement à partir

²⁴ *Luciani viri quam disertissimi compluria opuscula longe festivissima ab Erasmo Roterodamo et Thoma Moro interpretibus optimis in latinorum linguam traducta [...]*, Paris, J. Bade, 1506, « *Alexander seu Pseudomantis* » (trad. Érasme), f. XIII, v^o.



5. Notes de Pierre Lamy (?) en marge d'*Alexandre* (§25). BnF, Rés. Z. 247

des années 1524-1525 (et la querelle d'Érasme avec Luther sur le libre-arbitre) : l'association entre lucianisme et athéisme²⁵.

Plus bas dans la marge, l'annotateur fait encore de Lucien un épicurien (*Lucianus Epicurius*), soit une insulte caractérisée, venant d'un chrétien. Quoi

²⁵ C'était le propos central du livre de C. Lauvergnot-Gagnière, *Lucien de Samosate et le lucianisme...*, op. cit., sous-titré « Athéisme et politique ».

de plus répugnant, en effet, que de voir considérés au même titre par Alexandre les athées, les chrétiens et les épicuriens ? Notre lecteur perçoit assurément que le rhéteur s'émeut davantage de la guerre engagée par le faux prophète à l'encontre d'Épicure (ce sont les mots notés en marge : *bellum seu[m] & irre<concordia>bile* : « une guerre sans trêve ni merci ») que de celle, anodine, déclarée aux sectateurs du Christ. En effet, le Samosatois ne se fend pas même d'un seul mot sur le Christ, alors qu'Épicure bénéficie d'un éloge en règle : le philosophe est celui, écrit Lucien, « qui a vu la nature des choses et seul les connaît dans leur vérité ». Si l'homme qui déplore ainsi l'impiété du Samosatois est bel et bien Pierre Lamy, futur *frater* au couvent du Puy-Saint-Martin à Fontenay-le-Comte, nous disposons, grâce à ses *marginalia* loquaces, d'un témoignage intéressant sur la vie antérieure du fidèle Pylade de Rabelais, à l'heure parisienne où celui-ci ne savait peut-être pas encore qui était Lucien de Samosate.

166

Faut-il faire de ce volume un véritable cas particulier ou un simple échantillon parmi d'autres semblables, à une époque où le grec à Paris est encore un rêve, certes lentement en passe de devenir réalité ? Que Bérauld recoure à l'exemplaire de Lamy pourrait nous suggérer que ce type d'œuvres complètes, exemplaires coûteux, n'étaient pas légion en France. Par ailleurs, la pratique d'annotation de celui que nous pensons être Lamy nous apprend plusieurs choses. Premièrement, les deux mondes des lecteurs du grec « dans le texte » et des traductions latines n'étaient pas aussi distincts qu'on pourrait le croire ; il ne faut pas prêter à tous les hellénistes du premier xvi^e siècle les mérites philologiques d'un Casaubon. Deuxièmement, le souhait de Tissard de « rendre fidèlement chaque mot par un mot » (*verbo verbum unumquodque fideliter reddere*²⁶), pratique pédagogique mise à l'épreuve notamment dans sa traduction d'Euripide (1507), effectuée mot à mot, n'a rien d'un cas isolé. Entre 1508 et 1514, l'annotateur de l'exemplaire de Lucien pratique à son tour un tel mot-à-mot marginal, donnant à une lexie grecque soulignée son équivalent latin. Enfin, les mérites des traductions d'Érasme et de More ne faisaient aucun doute pour les hellénistes, qui les utilisaient volontiers comme de solides bases de travail. S'il fallait encore s'en convaincre, on pourrait citer le cas du professeur François Dubois qui, en 1516, dans sa *Poetica* étudiée par Jean Lecoindre²⁷, cite à

26 Voir la préface manuscrite à ses traductions d'Euripide, transcrite par E. Jovy, *François Tissard et Jérôme Aléandre, op. cit.*, p. 99.

27 Jean Lecoindre, « François Dubois et l'enseignement de la poésie au collègue de Montaignu », dans Mathieu Ferrand et Nathaël Istasse (dir.), *Nouveaux regards sur les « Apollons de collègue »*. *Figures du professeur humaniste en France dans la première moitié du xvi^e siècle*, Genève, Droz, 2014, p. 23-34, ici p. 24.

titre de programme d'études, auprès de Virgile et Térence, le tragique Euripide – dans les traductions d'Érasme, précise-t-il.

De Samosate à Paris, plusieurs passeurs de l'Antiquité assurèrent donc la fortune de Lucien : Érasme, More, Bade, Aléandre, Lamy, Béraud. Non loin de la Seine, tous ces acteurs de la découverte du grec en France se fréquentèrent, *de visu* et/ou par livres édités, imprimés, prêtés, donnés, annotés. Il y avait certes du travail pour ressusciter un Hercule gaulois dont la faconde toute *Parrhesienne*, livrée jadis en grec par un rhéteur de Syrie, attirait à lui, un à un, les hellénistes venus de toute l'Europe.

ASSOCIATION V.L. SAULNIER

Fondateur : Robert Aulotte †

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Présidente honoraire : Nicole CAZAURAN

Président : Olivier MILLET

Vice-présidente : Isabelle PANTIN

Secrétaire général : Alexandre TARRÊTE

Trésorière : Marie-Claire THOMINE

Autres membres du CA : Guillaume BERTHON, Jean CÉARD, Véronique FERRER, Frank LESTRINGANT (directeur du Centre V. L. Saulnier), Jean-Charles MONFERRAN, Catherine MAGNIEN-SIMONIN, Anne-Pascale POUEY-MOUNOU.

MEMBRES DE L'ASSOCIATION V.L. SAULNIER

Yoshiko AIDA-JINNO

Jacqueline ALLEMAND

Louise AMAZAN

Armelle ANDRIEUX

Shotaro ARAKI

Jean-Claude ARNOULD

Soledad ARREDONDO

Sophie ASTIER

Blandine BAILLARD-PERONA

Lison BASELIS - BITOUN

Jean-Dominique BEAUDIN

Yvonne BELLENGER

Christine BÉNÉVENT

Guillaume BERTHON

Alessandro BERTOLINO

Olivier BETTENS

Michel BIDEAUX

Michail BITZILEKIS

Denis BJAÏ

Andrée BLANCHART

Claude BLUM

Sylviane BOKDAM

Françoise BONALI-FIQUET

Florence BOUCHET

Bénédicte BOUDOU

Christophe BOURGEOIS

Thérèse BOUYER

Barbara C. BOWEN

Jean BRUNEL
 Emmanuel BURON
 Emmanuel BURY
 Christine de BUZON
 Marie-Pierre CAMUS
 Sergio CAPPELLO
 Nicole CAZAURAN
 Hélène CAZES
 Jean CÉARD
 Nadia CERNOGORA
 Annie CHARON
 Françoise CHARPENTIER
 Sylvie CHARRIER
 Pascale CHIRON
 Michel CHOPARD
 Christophe CLAVEL
 Michèle CLÉMENT
 Andrée COMPAROT
 Tom CONLEY
 Marie-Dominique COUZINET
 Antoine CORON
 Richard CRESCENZO
 Silvia D'AMICO
 James DAUPHINE
 Hugues DAUSSY
 Nathalie DAUVOIS
 Colette DEMAIZIERE
 Guy et Geneviève DEMERSON
 Marie-Luce DEMONET
 Adeline DESBOIS
 Robert DESCIMON
 Diane DESROSIERS
 Sylvie DESWARTE-ROSA
 Florence DOBBY-POIRSON
 Véronique DOMINGUEZ-GUILLAUME
 Claude-Gilbert DUBOIS
 Véronique DUCHÉ-GAVET
 Frédérique DUCROCQ
 Alain DUFOUR
 Jean DUPÈBE
 Max ENGAMMARE
 Véronique FERRER
 Marie Madeleine FONTAINE
 Marie-Madeleine FRAGONARD
 Perrine GALAND-HALLYN
 Isabelle GARNIER
 André GENDRE
 Franco GIACONE
 Violaine GIACOMOTTO-CHARRA
 Jean-Eudes GIROT
 Julien GOEURY
 Alex GORDON
 Rosanna GORRIS
 Geneviève GUILLEMINOT-CHRÉTIEN
 Akira HAMADA
 Valérie HAYAERT
 Nathalie HERVÉ
 Jacqueline HEURTEFEU
 Francis HIGMAN
 Brenton HOBART
 Grégoire HOLTZ
 Mireille HUCHON
 Nina HUGOT
 Thomas HUNKELER
 Michiko ISHIGAMI-IAGOLNITZER
 Aya IWASHITA-KAJIRO
 Alberte JACQUETIN-GAUDET
 Myriam JACQUEMIER
 Michel JEANNERET
 Jean JEHASSE
 Arlette JOUANNA
 Elsa KAMMERER

José KANY-TURPIN	Catherine MÜLLER
Edith KARAGIANNIS-MAZEAUD	Emmanuel NAYA
Nicolas KIÈS	Jacques Paul NOËL
Abdenaïm KSIBI	Anna OGINO
Eva KUSHNER	Isabelle PANTIN
Jean-Claude LABORIE	Stéphane PARTIOT
Claude La CHARITÉ	Olivier PÉDEFLOUS
Sabine LARDON	Bruno PETEY-GIRARD
Jean LARMAT	Loris PETRIS
Christiane LAUVERGNAT-GAGNIÈRE	Christine PIGNÉ
Madeleine LAZARD	Aude PLUVINAGE
Julien LEBRETON	Gilles POLIZZI
Nicolas LE CADET	Anne-Pascale POUHEY-MOUNOU
Jean LECOINTE	Marie-Hélène PRAT-SERVET
Sylvie LEFÈVRE	Sandra PROVINI
Thérèse Vân Dung LE FLANCHEC	Suciu RADU
Marie-Dominique LEGRAND	Elise RAJCHENBACH-TELLER
Virginie LEROUX	Anne RÉACH-NGO
Frank LESTRINGANT	Bernd RENNER
Adeline LIONETTO	Josiane RIEU
Catherine MAGNIEN-SIMONIN	François RIGOLOT
Michel MAGNIEN	Yves RONNET
Daniela MAURI	Michèle ROSELLINI
Viviane MELLINGHOFF-BOURGERIE	François ROUDAUT
Daniel MÉNAGER	Dorine ROUILLER
Bruno MÉNIEL	Natacha SALLIOT
Romain MENINI	Zoé SAMARAS
Jean MESNARD	Anne SCHOYSMAN
Olivier MILLET	Gilbert SCHRENCK
Mariangela MIOTTI	Pierre SERVET
Shiro MIYASHITA	Claire SICARD
Jean-Charles MONFERRAN	Joo-Kyoung SOHN
Marie-France MONGE-STRAUSS	Lionello SOZZI
Véronique MONTAGNE	Alice TACAILLE
Alain MOTHU	Kaoru TAKAHASHI
Pascale MOUNIER	Setsuko TAKESHITA

Alexandre TARRÊTE
Jean-Claude TERNAUX
Louis TERREAUX
Claude THIRY
Jean-Claude THOMAS
Marie-Claire THOMINE-BICHARD
Trung TRAN
Angeliki TRIANTAFYLLOU
Caroline TROTOT
George Hugo TUCKER

Toshinori UETANI
Ivana VELIMIRAC
Maurice-François VERDIER
Eliane VIENNOT
Laurent-Henri VIGNAUD
Jean VIGNES
Ruxandra VULCAN
Edith WEBER
Estelle ZIERCHER

TABLE DES MATIÈRES

Le Paris des cosmographes (xvi ^e siècle)	
Frank Lestringant	7

PREMIÈRE PARTIE

LES INSTITUTIONS ET LES RÉSEAUX

La place de Paris dans le réseau des Universités européennes vers 1500	
Jacques Verger	17
Lefèvre d'Étaples et le renouveau de l'enseignement universitaire.....	29
Jean-Marie Flamand	29
Réseaux érasmien autour de l'édition parisienne des <i>Adages</i> (1500)	
Christine Bénévent	51
Le <i>Praelum Ascensianum</i> : carrefour parisien, carrefour européen	
Louise Katz	67
Le réseau européen des correspondants de Guillaume Budé	
Cédric Vanhems	79
Chanter sans partition à Paris vers 1500 : les paroliers sans musique	
Alice Tacaille.....	91

DEUXIÈME PARTIE

LES SOURCES ET LEUR CIRCULATION

Traduire pour la reine. La circulation des traductions autour d'Anne de Bretagne	
Estelle Doudet.....	119
Rémy Roussel (<i>Remigius Rufus Candidus Aquitanus</i>), figure oubliée de l'humanisme parisien	
Olivier Pédeflous	133
Lucien de Samosate à Paris :	
notes complémentaires sur un exemplaire annoté (BnF Rés. Z 247)	
Romain Menini.....	151
Plaute à Paris :	
Diffusion et imitation des comédies plautiniennes au début du xvi ^e siècle	
Mathieu Ferrand	169

Le <i>Thesaurus linguae sanctae</i> de Robert Estienne (1548) : dialogue entre éditions latines et hébraïques Judith Kogel.....	185
---	-----

TROISIÈME PARTIE
LES AUTEURS ET LEUR RÉCEPTION

« Contra Erasmum » : Nouveaux indices de la réception parisienne et universitaire d'Érasme Gilbert Fournier.....	205
Fausto Andrelini ou l'homme carrefour : Italien naturalisé, professeur à Paris et poète royal de Charles VIII à François I ^{er} Sylvie Lefèvre.....	223
Les textes et les hommes à Paris autour de 1500 : Bourguignons, Champenois, Normands et leurs présences dans la capitale Jelle Koopmans.....	241
Les <i>Amours</i> (1513) d'un Belge à Paris : Remacle d'Ardenne, « le plus ancien poète néo-latin d'amour en France » Perrine Galand.....	253
Paris, la croisade, le Concordat de Bologne. Une lecture contextualisante de <i>Morgant le Géant</i> Francesco Montorsi.....	271

QUATRIÈME PARTIE
LES LIVRES DE JOSSE BADE
DANS LES COLLECTIONS DE LA SORBONNE

La production des presses de Josse Bade Louise Katz.....	285
Liste des ouvrages exposés Isabelle Diry.....	291
Index.....	305
Activités de l'association V.L. Saulnier.....	317
Association V.L. Saulnier.....	319